

tributions des communes en matière de voirie et prévoit précisément ce genre d'accords entre communes. Il est hors de doute que les communes contractantes n'ont pas une liberté d'action pareille à celle des parties dans un contrat privé, lesquelles sont libres dans leurs stipulations, sous la seule réserve de quelques règles de droit strict. Les communes, en s'entendant au sujet de l'établissement d'une route communale, font un acte d'administration et doivent observer les principes d'une saine gestion publique. On peut admettre qu'elles doivent notamment s'inspirer des considérations, énumérées à l'art. 9 al. 3, qui guident le Conseil d'Etat lorsqu'il prononce à défaut d'accord des parties. De la nature publique de la convention il suit que, conformément aux principes du droit administratif, elle devrait s'adapter aux nouvelles circonstances plus facilement que ne le permettent les règles du CO, et l'on serait même tenté d'admettre que la compétence conférée au Conseil d'Etat par l'art. 9 al. 3, implique celle de statuer, en cas de litige des communes, sur l'interprétation ou l'exécution de la convention.

Quoi qu'il en soit de cette compétence du Conseil d'Etat et à supposer même qu'il s'agisse d'une contestation de droit privé au sens de l'art. 1 du CFC valaisan, le litige n'aurait ce caractère qu'à ce point de vue formel, que les tribunaux civils seraient appelés à en connaître, mais ce caractère ne résulterait pas du droit matériel applicable, qui est le droit administratif cantonal, à l'exclusion du droit privé fédéral. Si le Tribunal cantonal a jugé la cause en partie sur la base du CO, il en a, en réalité, appliqué les dispositions à titre de droit administratif cantonal supplétif.

Il suit de ces considérations que la cause n'est pas susceptible d'être portée devant le Tribunal fédéral par la voie du recours en réforme.

Le Tribunal fédéral prononce :

Il n'est pas entré en matière sur le recours.

78. Auszug aus dem Urteil der II. Zivilabteilung vom 22. Dezember 1926 i. S. Villiger gegen Villiger.

Berufungsverfahren: Erfordernis der Angabe des Streitwertes in der Berufungserklärung, wenn die Zulässigkeit der Berufung oder des mündlichen Verfahrens vom Streitwert abhängt und dieser nicht in einer bestimmten Geldsumme besteht.

In Erwägung :

dass die Beobachtung der Vorschrift des Art. 67 Abs. 3 OG, wonach in der Berufungserklärung auch der Streitwert anzugeben ist, sofern letzterer nicht in einer bestimmten Geldsumme besteht, nach ständiger Rechtsprechung nur dann erlassen werden kann, wenn sich aus den Akten genügende und deutliche Anhaltspunkte dafür ergeben, dass der Streitwert von 4000 oder allfällig 8000 Fr. offenbar gegeben ist (vgl. besonders BGE 43 II S. 117 Erw. 1, 34 II S. 639 f. Erw. 2);

dass dies vorliegend nicht zutrifft, zumal da der Kläger selbst hierüber nicht immer die gleiche Auffassung zum Ausdruck gebracht hat;

dass zudem der Streitwert aus den von einander abweichenden und in den weitläufigen Akten zerstreuten, die Bewertung betreffenden Angaben des Klägers nur durch zunächst noch vorzunehmende Rechnungsoperationen ermittelt werden könnte;

dass die ständige Rechtsprechung an die Nichtbeobachtung des Art. 67 Abs. 3 OG in den Fällen, wo sie nicht aus den angegebenen Gründen nachgesehen werden kann, die Folge der Unwirksamkeit der Berufung knüpft (so neuestens BGE 51 II S. 345/6);

erkennt das Bundesgericht :

Auf die Berufung wird nicht eingetreten.